

Feuilleton

GRAZIELLA

OU

LES EPREUVES D'UNE ORPHELINE

PAR

MME LOUISA LABROQUEY.

(Suite.)

Chapitre XII

L'usurier était un vieillard aux cheveux blancs, à la vue perçante, à l'œil étincelant et au geste prompt. S'il était vieux d'années, certes il était jeune encore en adresse, en calculs, en ruses de tout. espèce ; il était infatigable et inexorable dans la poursuite de son but unique : amasser ! Il ne se piquait de bon et de belles manières que dans le cas où cela pouvait lui servir à quelque chose, et il semblait convaincu de leur inutilité dans le cas actuel. Son salut fut donc froid et bref, son regard prit même une expression plus ou moins hautaine.

— Que désirez-vous, Monsieur ? fit le baron, de prime abord.

— J'ai un petit compte à régler avec Madame ; répondit notre homme avec assurance.

— Si vous vouliez prendre un autre moment... balbutia Félicité, non sans embarras.

— Non, non ! répliqua le capitaliste. Il circule dans la ville des bruits de banqueroute peu rassurants, et je viens exiger le remboursement de la somme que je vous ai prêtée, Madame, et que vous vous étiez engagée à me remettre intégralement à une date qui remonte à plus de quinze jours déjà.

— Ah ! Madame emprunte de l'argent ! reprit le baron. Et à combien s'élève la somme en question ?

— Une bagatelle... Vingt mille florins, y compris les intérêts. Paul devint blême de colère.

— Eh bien ! vous ne les aurez jamais ! s'écria-t-il avec violence et indignation.

— Comment, jamais ?... répliqua tout aussitôt l'usurier, dont les yeux brillaient plus encore qu'auparavant, et dont le visage prit une teinte de pâleur cadavérique. Mais non, vous voulez plaisanter, monsieur le baron ! ajouta-t-il, le sourire aux lèvres ; j'ai du reste un moyen certain de vous contraindre à me payer...

A ces mots, Madame se sentit frissonner, de la tête aux pieds.

— Vous serez payé, Monsieur, dit-elle, mais pour le moment...

— Madame, je ne vous donne pas une demi-heure de sursis.

— Mais, cela n'est pas raisonnable !

— C'est possible ; mais s'il faut que je sorte de cette maison sans mon argent, je n'y rentrerai qu'avec la justice.

Le baron frémit en entendant ces paroles. La justice dans sa noble demeure ! La justice, là, où jamais créancier n'avait eu à faire entendre la moindre réclamation ; là, où les dettes avaient toujours été considérées comme autant d'obligations sacrées ! La vérité apparut aux yeux de Paul dans toute son horreur ; il vit avec épouvante la brèche faite à sa fortune par les prodigalités de sa femme. Comme si une puissance magique l'eût fait passer sous ses yeux, il entrevit son avenir, escorté de spectres menaçants de la banqueroute, de la ruine et de la misère. A cette vision terrifiante, Paul se couvrit les yeux de ses deux mains, comme pour lui échapper ; et il se leva pour se retirer de l'appartement, afin que l'usurier ne fût pas témoin de l'émotion qui l'accablait.

Félicité le suivit d'un regard de mépris.

L'usurier était resté parfaitement impassible, et à peine le baron était-il sorti, qu'il renouela, avec plus de violence, ses réclamations et ses menaces. Ce ne fut qu'après lui avoir donné des garanties de haute valeur, entr'autres les bijoux qu'elle avait achetés récemment, que la baronne obtint encore quelques jours de répit. Comment s'en tirera-t-elle au jour de l'échéance ? Elle n'y pense seulement pas. Elle est de ces malheureuses femmes qui ne s'arrêtent dans leur course désordonnée, que lorsqu'elles se voient perdues sans ressource.

Cependant cette scène avait fait battre d'inquiétude le cœur de Félicité, et, lorsque tout-à-coup elle vit rentrer son mari, elle se prit à trembler, comme une condamnée à l'aspect du bourreau.

— Dieu me punit, dit-il d'une voix concentrée et en serrant les dents ; Dieu me punit, en m'apprenant à vous connaître. Vous avez fait de mon intérieur un enfer, vous avez détruit à jamais mon bonheur, vous avez réduit ma fortune à néant, et, pour comble de malheur, vous m'avez donné un fils auquel nous ne laisserons pour héritage que la misère et la honte !

Et en disant ces mots, il s'avança vers sa femme, les poings convulsivement serrés.

— Vous oseriez me menacer, Monsieur ? balbutia Félicité.

— Non, je ne m'abaisserai pas jusque-là, je vous méprise trop ; mais je vous mettrai au pilori en annonçant partout que je ne reconnaissais pas vos dettes. De plus, la vie avec vous m'est devenue intolérable, et je vais....

— Eh bien ?

— Je vais demander le divorce. J'ai des raisons, des raisons très-plausibles pour recourir à cette extrémité. Et maintenant, je ne vous reverrai plus, et mon adieu est une malédiction ! Mère insensée, continua-t-il ensuite en se parlant à lui-même, quel fardeau de peines et de chagrins vous avez accumulé pour l'avenir de votre unique enfant !

Mais laissons de côté ce triste et pénible tableau. Le lecteur tout comme l'auteur, sans doute, désire revenir à des images plus consolantes. Cependant force nous sera bien de suivre encore un peu nos deux époux, sur la voie dans laquelle nous venons de les voir faire le premier pas. Nous serons bref, car cette voie est véritablement par trop effrayante. Madame poursuivit le cours de sa vie frivole et indigne d'une épouse, d'une fille, d'une mère surtout. Paul voulut chercher des distractions au milieu de ses amis ; mais, hélas ! autant ceux-ci avaient mis jadis d'empressement à rechercher sa société, autant ils en apportaient actuellement à l'éviter. Il fréquenta des gens d'un rang inférieur, descendit ainsi d'échelon en échelon et finit